

BOULOT, ENFANTS...

EN FAIRE MOINS C'EST MIEUX

Bonne nouvelle : les femmes ne veulent plus tout donner ! Alors, elles délèguent, elles déculpabilisent... et sont plus efficaces et plus heureuses. Explications de la psychologue Sylviane Giampino*.

ELLE. En 2007, vous écriviez « Les mères qui travaillent sont-elles coupables ? » (éd. Albin Michel). Quelle est votre réponse aujourd'hui ?

SYLVIANE GIAMPINO. Eh bien, aujourd'hui, les femmes se sentent beaucoup moins coupables. Celles que je reçois se posent toujours la question de la meilleure manière d'articuler leur vie de famille et leur vie professionnelle, mais pas dans les mêmes termes. Elles refusent désormais d'être l'unique variable d'ajustement entre le travail et les enfants. Et ça, c'est très positif !

ELLE. L'idéal de la Wonder Woman qui contrôle tout ne les fait plus rêver ?

S.G. Exactement. La Wonder Woman a eu une vertu : elle a permis aux mères de prendre conscience qu'elles allaient droit dans le mur ! La mère qui travaille ne tire aujourd'hui plus aucun bénéfice narcissique à tout concilier seule. L'illusion de toute-puissance solitaire ne la fait plus courir. La question des femmes n'est pas tant de savoir si elles veulent tout avoir, c'est plutôt qu'elles ne veulent plus tout donner.





Sylviane Giampino

ELLE. Pourquoi les femmes ne sont-elles plus prêtes à « tout donner » ?

S.G. Elles commencent à se méfier de l'idée du « tout », à refuser d'être en permanence dans le dévouement total au travail et à la famille. Parce qu'elles se sont rendu compte que non seulement c'était intenable mais que, en plus, c'était contre-productif ! La guerre pour l'égalité a permis d'avancer, mais si peu. Les statistiques sur le partage des tâches domestiques, des soins aux enfants ne s'améliorent pas depuis vingt ans, et les écarts de salaires entre hommes et femmes dans le travail non plus.

ELLE. Auraient-elles renoncé à avoir à la fois un boulot qui leur plaît et une vie personnelle riche ?

S.G. Non, mais elles ne veulent plus « tout avoir, tout faire, toute seule ». On a perdu énormément de temps à dire aux femmes que les solutions pour la conciliation viendraient d'elles. On leur a fait croire qu'elles y arriveraient si elles s'organisaient mieux, si elles tempéraient leur perfectionnisme, et autres reproches voilés en bons conseils. Or cela ne suffit pas ! Aujourd'hui, elles attendent

davantage d'aide de leur conjoint, de leurs amis et même de leur patron. Elles ne le savent pas, mais elles commencent à guérir au travail de leur complexe de parentalité.

ELLE. Guérir du « complexe de parentalité », qu'est-ce que cela signifie ?

S.G. Depuis que les femmes ont investi la sphère professionnelle, elles y sont allées comme les hommes, en collaborant au déni de parentalité dans l'entreprise, dans les services. Elles se sont pliées à la loi non écrite qui stipulait : « On laisse sa vie personnelle à l'entrée du bureau. » Or la séparation entre la sphère privée et la sphère publique est un artifice, un montage idéologique. Une croyance possible quand chacun, père et mère, se limitait à une sphère. Mais, aujourd'hui, on fait tout tous les deux. Et les femmes en ont assez d'être coupées en deux !

ELLE. Quelle est la conséquence sur le monde du travail ?

S.G. En guérissant du complexe de parentalité, les femmes provoquent dans le monde du travail une prise en compte primordiale : celle de la fragilité humaine. Non pas leur fragilité – car les femmes ne sont pas spécialement fragiles – mais celle inhérente à tout être humain. Etre parent et travailler, c'est faire l'expérience de la dépendance. On dépend de son supérieur, de ses collègues pour parer à une urgence familiale. Quand les femmes demandent la prise en compte de leur parentalité, cela a pour effet d'humaniser le monde du travail.

ELLE. Est-ce une bonne nouvelle pour les hommes ?

S.G. Bien sûr. A partir du moment où les pressions professionnelles et personnelles seront mieux réparties entre les hommes et les femmes, tout le monde en ressentira les bénéfices. Les hommes prendront conscience que le monde du travail ne tient pas

toujours ses promesses. Les sacrifices qu'on lui concède ne sont pas forcément payés de retour quel que soit le niveau d'engagement, de mérite et de compétence.

ELLE. Les mères qui travaillent sont-elles plus sereines qu'autrefois ?

S.G. Pas forcément, non. Mais ce qui est sûr, c'est qu'elles hiérarchisent mieux, c'est-à-dire qu'elles acceptent mieux la pondération d'une réalité sur une autre, qu'elles supportent les tensions qu'on ne peut pas éradiquer. Il ne faut pas que ça soit permanent, mais il y a forcément des moments dans la vie où ça coince, où on stresse. Il vaut mieux, si un problème familial se pose, prendre

suite page 126

LA QUESTION DES FEMMES
N'EST PAS TANT DE SAVOIR SI
ELLES VEULENT TOUT AVOIR,
C'EST PLUTÔT QU'ELLES NE
VEULENT PLUS TOUT DONNER.

L'ÉVOLUTION DES MÈRES QUI TRAVAILLENT EST PORTEUSE DE CLÉS POUR L'AVENIR.

trente minutes sur son temps de travail et le régler plutôt que de passer la journée à s'angoisser pour ses enfants ! De même, il vaut mieux, si un dossier professionnel pose problème, y passer un temps le soir quand les enfants sont couchés. Être libre, c'est ça aussi.

ELLE. Tous les problèmes que vivent les mères au travail ne sont pourtant pas réglés...

S.G. Loin de là ! Les enfants restent l'enjeu majeur. Il n'y a pas suffisamment de places en crèche, la qualité des modes d'accueil des tout-petits se délite, le périscolaire est en crise. Et puis, le mari qui part au travail en lançant sur le pas de la porte : « Chérie, comment vas-TU faire avec le petit qui a de la fièvre ! », ça existe toujours. Il y a encore l'idée tenace, dans la société et dans la conscience collective comme au sein du couple, que la solution c'est la femme qui la trouve. A la crèche ou à l'école, on continue d'appeler la mère en cas d'enfant malade, pourquoi pas le père ? Les femmes font encore un portage mental des deux sphères, professionnelle et personnelle, là où il n'y a pas de prise en compte dans le réel. Et puis, je constate de nouveaux pièges dont les femmes doivent se méfier.

ELLE. Lesquels ?

S.G. De plus en plus de jeunes femmes retardent leur maternité, voire renoncent à avoir un enfant pour des raisons professionnelles** : et ça, c'est trop cher payé. En ce qui concerne la garde des enfants, les femmes et les hommes ne savent pas peser sur les pouvoirs publics, qui lancent des semblants de mesures. Ce qui revient à signifier aux parents de « se débrouiller avec leurs enfants ». Enfin, les femmes tentées par le temps partiel, le congé parental, les métiers compatibles doivent être bien conscientes du coût humain et financier de ces stratégies de renoncement, pour elles-mêmes, bien sûr, mais aussi pour leurs enfants.

ELLE. Vous conseillez donc aux femmes de ne rien lâcher ?

S.G. Ni leur désir d'enfant, quand il se présente, ni leur désir d'égalité professionnelle, main dans la main, avec les hommes. Car ce sont elles qui ont raison ! L'évolution des mères qui travaillent est porteuse de clés pour l'avenir. Parce que les femmes ont porté les fragilités de la famille, elles sont en prise directe avec l'humanité, avec tout ce qui n'est pas riche, beau, jeune, compétitif, elles sont au cœur de la plateforme de transformation des rapports entre individus et société, entre famille et travail. Ce que les femmes sont en train d'imposer, c'est une évolution des mentalités, et c'est inestimable.

INTERVIEW DE JULIA DION

* Dernier titre paru : « Y a-t-il encore une petite enfance ? »

(ouvrage collectif, éd. Erès).

** 20 % des femmes interrogées, selon le sondage ELLE/Ipsos, révélé le 4 avril 2013.

« J'ESSAIE DE FAIRE DE MOI UNE PRIORITÉ »

GWENAELE, 34 ANS, MÈRE DE PAUL (5 ANS) ET DE FLEUR (3 ANS)

« Je mets un point d'honneur à prendre mes RTT et toutes mes vacances. Ceux qui pleurnichent qu'ils ont trop de boulot et qu'ils ne peuvent pas les prendre, tant pis pour eux ! Mais je n'ai jamais eu envie de passer aux 4/5 parce que la perspective du mercredi consacré aux enfants ne m'enchantait pas... Je préfère disposer de mon vendredi pour déjeuner avec une copine, aller au ciné, voir une expo. Les vacances, c'est famille et/ou amis mais, au moins une fois par an, on part en amoureux. J'essaie de faire de moi une priorité, c'est ce qui me permet d'être dispo quand il faut, au boulot ou en famille, sans me sentir frustrée. »

« JE FAIS CONFIANCE AUX AUTRES »

JULIE, 37 ANS, MÈRE DE GASPARD (4 ANS) ET D'ARSENÉ (2 ANS)

« J'ai passé six années dans le capital-risque avant de rejoindre un cabinet de chasseurs de têtes. Quand j'ai eu mes enfants, j'ai senti qu'il fallait que je m'entoure, sinon j'aurais pétié les plombs ! Je délègue beaucoup au bureau. Et, pour les enfants, je m'appuie sur mon mari, mais aussi sur ma nounou, mes voisins, les baby-sitters, les grands-parents, les copains... Je ne prends pas pour la professionnelle parfaite ou la mère toute-puissante, j'aime faire confiance aux autres. »

« LA JOURNÉE ENFANT MALADE, CE N'EST PLUS MOI QUI LA PRENDS ! »

CAMILLE, 34 ANS, MÈRE DE GABIN (2 ANS)

« Avant, quand mon fils était malade, c'était toujours moi qui prenais ma journée pour aller chez le pédiatre, car je considérais que c'était mon rôle de mère... et que j'avais des horaires plus souples que mon mec. Jusqu'au jour où je lui ai demandé de poser une RTT. J'ai pris conscience qu'il fallait juste que je m'autorise à demander de l'aide, et ça a marché. »

« JE SUIS PLUS DANS LE PLAISIR, MOINS DANS LA PERFORMANCE »

ELSA, 37 ANS, MÈRE D'ANTOINE (8 ANS), DE PHILIPPINE (4 ANS) ET DE SIDONIE (3 ANS)

« J'ai eu mes deux premiers enfants tout en travaillant beaucoup et sans trop me poser de questions. A la naissance du troisième, j'ai pris conscience que j'en faisais trop. Je courais partout, je ne prenais plus de plaisir dans ce que je faisais. J'avais l'impression de subir mon emploi du temps et de répondre à des injonctions de performance au bureau comme à la maison. J'ai pris la résolution de lâcher mon job pour monter ma boîte. Je travaille toujours beaucoup, mais j'ai retrouvé du sens et j'ai ralenti à la maison aussi. »